

PARTAGE NOIR

PAUL RECLUS & MAX NETTLAU

**L'ŒUVRE D'ERRICO
MALATESTA
(1853-1932)**

**<https://www.partage-noir.fr>
contact@partage-noir.fr
2021/28-05-2021**



Errico Malatesta

Paul Reclus

Malatesta est mort le 22 juillet [1932]. Quelle vie était la sienne depuis l'établissement du fascisme ! Il ne s'agit pas tant des conditions matérielles qui lui étaient imposées par la surveillance de la police, mais surtout des souffrances morales dues à la nécessité de s'isoler absolument. Peut-être le Duce qui le connaissait bien, conservait-il une sorte de respect pour le vieillard, mais il cherchait aussi à s'en servir comme d'un appât pour débarrasser le pays de ses éléments nocifs. Aucun ami autorisé ; aucune visite, aucun signe de reconnaissance dans la rue, aucune lettre écrite ou reçue qui n'eussent désigné une victime aux sbires gouvernementaux.

Il pouvait correspondre avec des amis de l'étranger, leur envoyer des articles, mais les réponses devaient être singulièrement anodines pour qu'elles lui fussent remises. Enfin, le gouvernement est soulagé, le cadavre de son ennemi sent bon !



Malatesta fut le type de l'homme qui subordonne la totalité de son existence à l'idée. Né dans la bourgeoisie, étudiant à l'Université de Naples, il abandonna tout quand vint le moment de choisir sa voie. Aucun lien de famille que je sache, aucune aspiration vers le bien-être bourgeois, aucun besoin matériel. Il fit cadeau des petites propriétés dont il avait hérité, à des paysans, ses voisins. C'est toujours comme ouvrier qu'il gagna sa vie, débardeur, mécanicien, surtout électricien ; partout il sut se rendre utile. Malatesta fut l'abnégation fait homme. Au point de vue de l'élaboration des idées qui se cristallisèrent en « communisme anarchiste », Malatesta représentait la facette proprement dite « révolutionnaire ». Indépendamment d'une évolution qui se produisit à la même époque (1875) en Suisse, autour de Dumartheray, Malatesta et ses amis intimes décidèrent d'abandonner le terme « collectiviste » pour arborer celui de « communiste », le qualificatif « anarchiste » étant le fossé qui séparait ces précurseurs des conceptions d'un Cabet (et du Bolchevisme actuel). Mais la tournure d'esprit des anarchistes italiens de cette période était de considérer la nécessité des insurrections en elles-mêmes, comme d'une œuvre d'éducation des masses : le Communisme, la Propagande par le fait, l'abolition de l'État, étaient les trois tendances de l'époque, et Malatesta n'était pas homme à se

contenter de parlotte. Déjà, il avait à son actif le soulèvement de Caste del Monte, près de Tarente, où avec cinq camarades, il avait vainement tenté d'entraîner des paysans (du 11 au 14 août 1874). Le plus connu de ces mouvements est l'insurrection de Benevento (du 6 au 10 avril 1877). Au nombre de 40 à 50 — 27 à vrai dire au moment critique —, les révolutionnaires parcoururent des villages avec quelques succès de sympathie, mais il y avait eu un traître, et il fallut se disperser.

« *Les idées jaillissent des actes, et non pas les actes des idées* » disait, en 1857, l'insurgé Pisacane, qui trouva la mort dans la région où trois ans plus tard Garibaldi triompha... Raconter en ses détails l'expédition de Benevento, serait à la fois en montrer la grandeur et en faire la critique. Étant donné d'intrépides éléments, intrépides et avisés, les aspirations du milieu général à l'époque considérée forment, sans doute, le principal facteur pour ou contre l'utilité de ces soulèvements.

Dans la vie de Malatesta, aucune complication métaphysique, aucune subtilité de pensée ; son sentiment, son idée, sa volonté donnent une vie toute simple, toute droite, aussi limpide que de l'eau de roche. Aussi était-il aimé comme un frère, par Kropotkine entr'autres, malgré de fréquentes divergences d'opinions.

Paul Reclus

PARTAGE NOIR

L'œuvre d'Errico Malatesta

Max Nettlau



Ruth Kinna and Clifford Harper (CC BY-NC-SA 3.0)

Jamais encore 61 ans de vie militante intense d'un socialiste anarchiste internationaliste et révolutionnaire ne se sont déroulés sous l'œil rétrospectif avec tant de clarté dans l'ensemble et de richesses de détails que dans la vie de Malatesta qui se présente, depuis l'âge de 17 ans jusqu'à celui de 78, pour ceux qui ne croient pas inutile de connaître le côté historique et les évolutions passées, et de procéder pour la pensée et l'action libertaires comme pour toute autre science. Cela ne veut pas dire que nous ne savons que vivre dans le passé, ni que nous désirons nous y éterniser ou reculer vers lui, mais cela veut dire avant tout que, connaissant l'âge et l'histoire des conceptions diverses, nous apercevons mieux leur durée, leur variabilité et leurs autres qualités relatives et que nous ne nous faisons pas d'illusions sur la permanence, la certitude absolue des soi-disant systèmes sociaux.

Né le 4 décembre 1853, dans la petite ville qui s'érige dans la site de l'antique et opulente Capoue (Campanie), Malatesta put assister, en automne 1860, aux dernières luttes de Garibaldi, qui eurent précisément lieu entre cette ville et la forteresse de la Capoue moderne, à quelque distance de là. Bientôt au lycée de Naples ; il fut de cette jeunesse italienne de l'époque qui avait autour d'elle et dans les souvenirs de ses aînés, cette foule de conspirations, d'insurrections, de révolutions et de guerres dont l'État

italien unitaire venait de sortir — accepté par les profiteurs, les arrivistes, les résignés, mais considéré seulement comme une construction provisoire, mal faite et à renverser révolutionnairement, par un très grand nombre d'hommes et de jeunes gens de valeur, généreux, intrépides, déterminés, à des luttes nouvelles. Malatesta fut parmi eux ; j'ignore encore les toutes premières étapes de son développement, ainsi que la date de la mort de son père (libéral modéré) et celle de son départ pour Naples. Au début de 1884, il a esquissé sa mentalité de l'année 1868, en un écrit qui a été traduit dans le *Révolté* du 3 février 1884.

Il s'inspirait alors d'une république idéale, des Gracques, de Spartacus, de Brutus : il voyait des iniquités sociales autour de lui et voulait agir en tribun, en révolté ; en tyrannicide, tout au moins se battre sur une barricade. La république de ses désirs était le règne de l'égalité, de l'amour, du bien-être, et quand enfin il put entrer dans le monde, passer du lycée à l'École de médecine, il se jeta dans tous les mouvements et pour la première fois connut la prison. En même temps, l'étude de l'histoire lui apprit qu'envers le peuple exploité, républiques et monarchies agissaient avec la même cruauté et la même férocité ; il conclut à la nécessité d'un changement économique radical, comme point de départ de toute amélioration.

On connaît moins le fait — il me l'a écrit lui-même vers la fin de sa vie — que

Malatesta, à la fois théoricien et désireux d'action, se décida à adhérer à l'organisation secrète du parti mazzinien ; il ne fut pas admis, sans doute une enquête des initiés l'avait-elle révélé comme un élément trop indépendant. Bientôt après, le 18 mars et la Commune de Paris le fascinèrent, et, à ce moment, il rencontra un jeune avocat, Carmelo Palladino, membre de l'Internationale à Naples et en relation directe avec Bakounine, très connu à Naples où il avait vécu de 1865 à 1867. Mais la section de Naples, très importante en 1869, était en décadence et déchirée par l'intrigue marxienne. Donc, Malatesta vit que, dans le socialisme également, il y avait des maladies intérieures : la politique et l'autoritarisme, et qu'il fallait lutter contre elles au même titre que contre les ennemis de l'extérieur. Il se libère de l'asservissement intellectuel (religion), politique (État), économique (propriété monopolisée), moral, etc. Dès lors il entame la lutte et trouve le concours de quelques amis universitaires.

Dès qu'il s'en occupe, seconde partie de 1871, nous voyons la section de l'Internationale à Naples reprendre de la vigueur, aussi le gouvernement la dissout-elle en août ; ce fut sans doute la première persécution que Malatesta subit comme socialiste. L'Internationale prit, alors, en Italie, un grand ascendant ; Mazzini l'attaquait ignoblement, ainsi que la Commune de Paris ; Marx et

Engels faisaient effort pour mettre la main sur les sections avec l'aide d'hommes de confiance. Cafiero était alors un de ceux-ci et croyait qu'il fallait lutter à tout prix contre Bakounine. On sait, par les lettres de Cafiero d'Italie et celles de Lafargue d'Espagne (publiées par mes soins), comment agissaient ces deux hommes sous l'inspiration d'Engels ; le premier naïf et dupe, le second complice ; leur œuvre, secondée par Outine et autres en d'autres pays, préparait l'assujettissement des sections de l'Internationale au socialisme politique de Marx. Malatesta fut précisément celui qui sut le mieux déciller les yeux de Cafiero, bientôt devenu son ami à vie. Cafiero fut entièrement acquis à la cause anti-autoritaire quand il eut été à Locarno, au printemps 1872, et qu'il eut lu la circulaire d'Engels en mai de la même année.

Entre-temps, Malatesta reconstruisait la section napolitaine, sous le titre Federazione Operaia Napoletana, vers décembre 1871 ; le programme portait dix signatures, dont celles de Malatesta et de Cafiero, studente. Écrit avec quelque prudence, il combine les Considérants de l'Internationale (1864) et les idées de Bakounine, dites alors anarchisme collectiviste. Sinon composé par Malatesta en entier, il peut être considéré comme le premier écrit que nous connaissons de lui. (Je l'ai reproduit dans mon livre, en italien, sur



Bakounine et l'Internationale en Italie, Genève 1928, XXXI ÷ 397 pages — le numéro spécial du *Semeur* contient, sur Malatesta, une traduction française de ce programme). Pour des raisons que nous ignorons, Malatesta n'assista pas à la Conférence de Rimini où fut constituée la Fédération italienne, mais il fut nommé à la Commission de Statistique. En septembre 1872, il est un des dix Italiens qui se rencontrent à Zurich avec Bakounine et les délégués de la Fédération espagnole, pour constituer l'Alliance des socialistes révolutionnaires, sur la base des anciens liens secrets datant de 1864. Le voilà donc, à moins de 19 ans, au cœur du mouvement anarchiste international, et se liant particulièrement avec les Espagnols, dont il

suivait les publications périodiques depuis un an. Déjà, en mai 1871, il souscrivait à la *Solidarité* de Genève par l'intermédiaire de Palladino.

Il prit part, avec Bakounine, les Jurassiens et les autres anti-autoritaires au Congrès international, tenu à Saint-Imier (Jura bernois), en septembre 1872, congrès qui, comme protestation à celui de La Haye, formula, avec une netteté classique, les idées de l'Internationale véritablement indépendante, donc nécessairement anti-autoritaire (Voir *l'Internationale* de Guillaume, tome III).

J'omets dans cet article les indications détaillées sur la vie et les écrits de Malatesta, pour me borner à l'évolution de ses idées et à ses tentatives d'action ; on peut trouver ces renseignements dans le livre que j'ai publié, (en allemand, en 1922, 178 pages, en espagnol, 1923, 233 pages). Prison, voyages, exil à Londres se succèdent, mais toujours la propagande par l'écrit et la parole occupe son activité.

A vingt ans, donc, il accepte comme but le collectivisme anarchiste — la libre fédération des libres associations agricoles et industrielles, dont chacune s'arrangerait pour son économie intérieure, de façon à assurer à chacun le produit intégral de son travail, non pas créer un nouveau salariat, comme la polémique l'a interprété plus tard, non pas créer un appareil administratif chargé de mesures méticuleuses ; simplement, que le produit

du travail ne soit diminué du fait de prélèvement au profit du capitalisme et de ses fonctionnaires (État). Ce but sera atteint par la révolution sociale, la franche insurrection populaire qui peut éclater d'un jour à l'autre. Le jeune Malatesta, dans le Jura en 1872, brûlait, comme on me l'a raconté vingt ans plus tard, d'entamer cette lutte ; son rythme favori était l'attaque de front, à la baïonnette. Encore en août 1928, dans la préface mentionnée plus haut, il répétait : « *On n'arrive pas au propriétaire sans passer sur le corps du gendarme* ». On croyait aux « instincts égalitaires et libertaires » du peuple, et à l'expansion illimitée des idées en proportion à la somme du travail de propagande qu'on saurait y mettre. Dans le domaine de la critique économique, sur la foi de Bakounine et de Cafiero qui la connaissaient, on acceptait l'argumentation de Marx sur la plus-value, sans prendre autre chose de lui-même et en luttant contre sa prétention de mettre la main sur l'Internationale. La lutte fut donc dirigée directement contre l'État, et tous les changements arrivés en Italie depuis presque un siècle, comme aussi la grande révolte sociale que, vue à distance et en légende, la Commune de Paris, paraissait constituer, les fiers progrès de l'Internationale en Espagne et la pensée et la volonté de Bakounine, enfin l'élan de tant de jeunes internationalistes en Italie, tout cela faisait penser que la lutte révolutionnaire était proche, peut-

être imminente, et que des initiatives pourraient la précipiter.

Que de plans de ce genre sont morts avec Malatesta, trop modeste pour en parler ou les raconter dans des Mémoires ! Nous savons seulement que, quand Bakounine voulut aller en Espagne pour un mouvement révolutionnaire attendu, Malatesta devait l'accompagner ; son arrestation au cours des préparatifs fit échouer, entre autres causes, ce projet. Il arriva, ainsi, qu'il ne fut pas présent à Locarno quand l'insurrection générale italienne pour l'année 1874 y fut discutée, décidée et préparée. Mais, libéré, il vint à Locarno peu de temps après et accepta les décisions prises. Le Midi, de Naples en Sicile, lui était confié, et il y fit sur place ce qu'il pouvait, sans être responsable des erreurs et retards commis ailleurs. Dans le Midi, il y eut aussi des déboires, mais Malatesta tint la campagne plusieurs jours dans les Pouilles, à Castel del Monte, en août 1874. Après un long emprisonnement, il fût triomphalement acquitté par le jury, en août 1875. Il revit Bakounine une dernière fois, fit son premier voyage en Espagne, et recommença une intense propagande à Naples pour la reconstruction de l'Internationale, que les arrestations et l'exil avaient diminué.

Au cours de ce printemps de 1876, se place un intermède bizarre : par deux fois, il essaya d'aller en Serbie pour se battre contre les Turcs, mais chaque fois il fut arrêté en Autriche et refoulé

en Italie. Une de ses raisons fut évidemment l'influence générale du milieu italien, très prévenu contre la Turquie, puis sans doute y eût-il une rivalité en courage guerrier entre Internationalistes et Garibaldiens... Il lui fut épargné de se familiariser avec les réalités de la guerre.

Nous le retrouvons à Naples où il travaille à la résurrection de l'Internationale dans le pays, et c'est alors que naquit, dans les conversations entre amis, la conception de l'anarchisme communiste, telle qu'elle avait déjà été formulée au début de cette même année 1876 par Dumartheray à Genève, et exprimée aussi en mars à Lausanne par Élisée Reclus qui couvrait probablement cette idée depuis longtemps, et qui même sans l'avoir professée publiquement n'en n'avait jamais conçue d'autre. Malatesta s'exprime ainsi plus tard : « *En Italie, nous fûmes quelques-uns (Cafiero, Covelli, Costa, le soussigné peut-être un ou deux autres que j'oublie) qui décidâmes d'abandonner le collectivisme, alors professé Par toute l'Internationale, et fîmes accepter le communisme aux délégués du Congrès de Florence (1876) et partant à toute la Fédération italienne de l'Internationale* ». Kropotkine ne se prononça pour le communisme anarchiste immédiat qu'en mars 1880. En Italie cette question fut bien débattue entre anarchistes et collectivistes autoritaires (à Milan), mais en général les persécutions et autres diffi-

cultés des années qui suivirent 1876 empêchèrent d'abord de l'approfondir.

Nous possédons quelques impressions sur Malatesta dans le compte rendu du Congrès de Berne, octobre 76 : il y prit part, mais déjà sa véritable activité allait aux préparatifs d'une insurrection générale en Italie pour l'année suivante. Si, en 1874, l'idée de Costa avait prévalu, acceptée par Malatesta à sa sortie de prison, en 1876 le projet est discuté par Malatesta, Cafiero et autres, Costa s'abstenant de participer à l'action décidée. En 1874, on avait essayé d'obtenir la coopération de partis avancés, en 1876 on voulut agir seul et socialement, avec le peuple seul. Le plan adopté remonte sans doute aux conceptions de pratique révolutionnaire de Bakounine ; il s'agissait de créer un foyer d'insurrection agraire dans un district éloigné et peu accessible pour que la révolte puisse durer jusqu'à l'éveil de l'opinion publique dans beaucoup d'autres localités, villes et campagnes ; des mouvements préparés auraient alors éclaté un peu partout. Par suite de la trahison d'un paysan, il fut nécessaire de précipiter le premier mouvement local et dans des conditions défavorables. Il y eut une randonnée dans le massif du Matese, province de Benevent, et toute la petite bande fut arrêtée avril 1877. Le jugement est d'août 1878 ; le jury prononça l'acquiescement général.

Dès lors, la persécution continue, les expulsions, les besoins de la vie le jettent

de pays à pays, mais la propagande en Italie est toujours son occupation de tous les instants. Depuis le printemps 1881, après Égypte, Syrie, Marseille, Genève, Roumanie, Paris, Bruxelles, etc., nous le trouvons à Londres, où il prend une résidence un peu stable. Malatesta avait rencontré Kropotkine passagèrement en 1875, mais il se lia avec lui à Genève au début de 79, quand *Le Révolté* y fut fondé, et jusqu'à l'expulsion de Malatesta.

Des documents que m'a laissés le docteur Viñas, décédé en 1931, et d'autres provenant de Malatesta lui-même, il résulte que Kropotkine, en été 1877, avait été nommé secrétaire correspondant du groupe international intime qui continua la Fraternité internationale de Bakounine (1864) et l'Alliance de Zürich (1872); Malatesta et Cafiero, sortis de prison en août 1878, appartenaient de longue date à ce groupe. Lorsque les autres eurent disparu pour les raisons les plus diverses, Malatesta et Kropotkine restèrent les derniers militants de ce groupe, car James Guillaume qui, nominalement, se considérait toujours en faire partie, était tellement séparé d'eux en conceptions et en pratique qu'il ne chercha plus une coopération sérieuse avec eux quand il reprit son activité vers 1901. Mais malgré la cordialité de leurs relations jusqu'à l'automne 1914 et la véritable amitié qui les lia, il n'y eut pas de coopération continue possible entre Malatesta et Kropotkine. Pour comprendre exactement leurs diver-

gences, il faut relire l'article que Malatesta rédigea en décembre 1930 pour une revue russe publiée aux États-Unis, sur ma proposition de célébrer le dixième anniversaire de la mort de Kropotkine et dont le texte original français fut publié un peu plus tard par *le Réveil* de Genève et, de là, réimprimé ou traduit dans nombre d'organes anarchistes. Il faudrait aussi consulter deux longues lettres qu'ils se sont écrites vers 1881, lors du Congrès de Londres, lettres circulant dans le milieu intime dont je parle ici, et montrant l'incompatibilité de leurs conceptions. Mais la solidarité, l'amitié et le désir de chacun d'eux de ne pas diminuer la force de l'autre par une dissidence publique, ont empêché une franche discussion, ce qui ne fut pas en somme à l'avantage de l'évolution progressive de l'idée anarchiste. Cependant, quand on regarde de près tous leurs écrits depuis les années quatre-vingts, on voit très nettement cette différence, car ils ne se sont fait aucune concession réciproque quelconque, et chacun d'eux est toujours resté sceptique à l'égard des idées particulières de l'autre.

C'est dans ces conditions que se développa à gauche de Kropotkine un anarchisme outrancier qu'on a appelé « amorphisme », et à droite de Malatesta un anarchisme exagérant le principe d'organisation. Ni l'un ni l'autre n'en furent responsables, mais comme il n'y eut aucune discussion directe, il ne fut

pas possible de débarrasser les idées de ces excroissances de droite et de gauche. Autant le communisme de Kropotkine fut dévoyé d'un côté, autant les conceptions plus précises de Malatesta le furent de l'autre. Et il y eut encore ce phénomène malsain, que l'amorphisme sur le terrain de la coopération mutuelle devint cet anti-organisationisme absolu qui désormais, à partir du Congrès de Londres, 1881, se donna pour première tâche de combattre tout effort coordinateur de Malatesta ; de manière analogue l'amorphisme économique dégénéré en culte de l'égoïsme et annula l'effort de Kropotkine dans la voie de la solidarité.

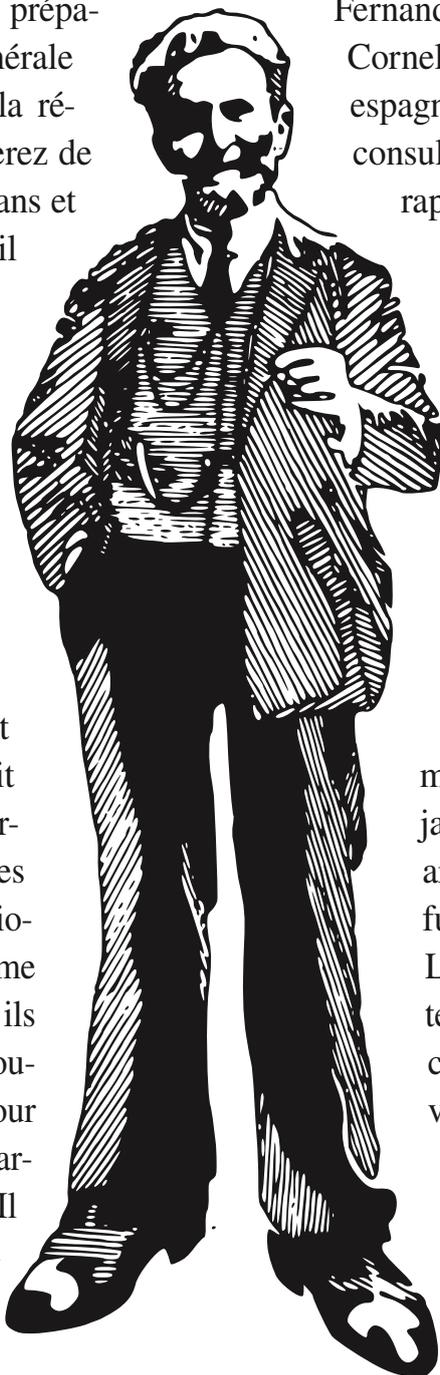
Pour ceux que ces questions intéressent, je renvoie aux débats du Congrès de Londres, exposés dans mon livre sur l'Anarchie des années 1881-1886, sur l'analyse des écrits de Kropotkine (le 1879-1882, de Malatesta de 1883-1884 en Italie (*La Question sociale*, Florence), de Merlino et autres. Durant l'absence de Malatesta dans l'Amérique du Sud (1885-1889), Merlino soutint une conception pareille quoique plus étroite, et combattit violemment l'amorphisme pour arriver en 1893 à la critique de Kropotkine ; celui-ci répondit en décembre de cette année, mais la controverse fut coupée court par l'arrestation de Merlino en janvier 1894, et elle ne fut pas reprise plus tard, par suite de la disparition de *La Révolte*. En Espagne, le communisme outrancier fut repoussé par

les anarchistes collectivistes ; puis interprétant les thèses en présence, celle que développait Kropotkine et celle du collectivisme, il se forma la conception très juste qui proclame qu'on ne peut ni ne doit présumer des formes économiques de l'avenir, ni présumer ni prescrire, à peine prévoir ; que tout, sur ce terrain, n'est qu'hypothèse et qu'il convient de professer l'anarchisme sans épithète. Ce résultat fut acquis aux environs de 1890.

En Argentine, Malatesta avait rencontré des Italiens et des Espagnols, communistes comme lui-même, ainsi que des collectivistes ; il rentra en Europe en 1889 et fit immédiatement preuve d'une grande activité ; il exposa ses plans dans les plus beaux documents anarchistes de l'époque, dans *l'Appel* de Nice (septembre 1889, en italien et en espagnol), dans le programme de son *Associazione* journal de Nice et de Londres (du 10 octobre 1889 au 23 janvier 1890) ; il essaya de reconstituer l'Internationale sous forme d'un parti international socialo-anarchisto-révolutionnaire, effort que les anti-organiseurs réussirent à frustrer comme ils avaient déjà rendu impossible l'Internationale qui devait sortir du Congrès de Londres en 1881. De même, son effort de former un parti d'action en Italie (Congrès de Capolago, janvier 1891 ; mouvement du 1^{er} mai 1890 à Paris) fut rendu stérile. A cette dernière date, il était prêt à se battre ; puis de Paris, il se rendit en Italie qu'il parcourut

pour coordonner de nouvelles forces, il passa ensuite en Espagne (de novembre 1891 à janvier 1892) pour préparer un 1^{er} mai de grève générale et de combat pour 1892 (la révolte agraire et locale de Jerez de la Frontera dérangea ces plans et le refoula en Angleterre) ; il observait les occasions qui pourraient aboutir à une grève générale politique en Belgique en 1893 ; il se tenait prêt en Italie quand la révolte, partant de la Sicile, fut sur le point d'éclater durant l'hiver 1893-1894 ; mais toutes ces tentatives furent vaines. Partout, où il mettait la main à la pâte, les anti-organiseurs poussaient des hauts cris, se prétendaient violentés et étaient fiers comme des triomphateurs quand ils avaient fait échouer un nouveau projet de Malatesta pour coordonner les éléments anarchistes et révolutionnaires. Il proposa de nouveau une *Federazione internazionale fra socialisti anarchicirevoluzionari* en février 1895, et je ne pense pas que ç'ait été là son dernier effort de ce genre.

Ne rencontrant pas de vrais éléments prêts à l'action collective, il ne négligea



ni de stimuler l'action syndicaliste caractérisée — témoin son effort avec Fernand Pelloutier, A. Hamon, Cornelissen et des camarades espagnols (j'ai pu tout récemment consulter des documents qui se rapportent à ce mouvement) — pour organiser l'opposition anti-parlementaire et syndicaliste aux Marxistes du Congrès socialiste international de Londres en 1896, pour faire à nouveau une large propagande anarchiste en Italie. Il se fixa à Ancône, d'abord secrètement, et rédigea *L'Agitazione*, hebdomadaire (14 mars 1897 au 17 janvier 1898, jour où il fut arrêté). Condamné en avril, il fut déporté à Ustica, puis à Lampedusa, mais, durant une tempête, il s'évada avec quatre camarades, et nous le retrouvons à Londres en mai 1899, d'où il se rendit bientôt aux États-Unis.

De cette époque date sa brochure clandestine : *Contro la Monarchia*. A partir de septembre, il rédige *La Questione sociale* de Paterson, New-Jersey, et parcourt le pays en faisant des conférences dans tous les milieux italiens (un camarade d'opi-

nion différente exprima son désaccord en tirant sur lui un coup de feu). Je crois que les périodiques italiens de Londres, *Cause ed Effetti* (septembre 1900, un numéro), *L'Internazionale* (du 12 janvier au 5 mai 1901, 4 numéros), *La Rivoluzione sociale* (4 octobre 1902, 9 n°) correspondent à son point de vue. De même il résuma alors ses idées dans *Il nostro programma*, d'abord publié à Paterson en 1903 (31 pages, in-16°). Il est à peine utile de rappeler ses fameuses brochures : *Entre Paysans* et autres, dont la première parut en septembre 1884. Elles furent traduites dans toutes les langues et corrigées et augmentées à différentes reprises, de sorte que les multiples versions ne présentent que rarement un type vraiment définitif. Rappelons encore les brochures de 1890-1891 (Londres) : *La politica partementare nel movimento socialista*, *In tempo di elezioni*, *L'Anarchia*, mars 1891, et *Un peu de théorie*, tiré de *l'En-dehors*, numéro du 21 août 1892 ; une polémique avec Émile Henry, Bruxelles, 1899.

Nous retrouvons Malatesta en pleine vigueur au Congrès anarchiste international tenu à Amsterdam en 1907. Il y eut une explication avec les adhérents du Syndicalisme se suffisant à lui-même, contre lesquels il défendait l'organisation ouvrière inspirée de l'idée et de la volonté libertaires et révolutionnaires. Ce Congrès fonda une nouvelle Internationale que Malatesta salua avec beaucoup

d'espoir et dans le bureau de laquelle il fut un des plus actifs, comme il avait été l'âme du bureau de 1881-1882. Mais placé entre les anti-organisateur et les syndicalistes purs, cette Internationale anarchiste n'eut qu'une existence nominale, et la guerre empêcha tout effort de la ressusciter par un nouveau Congrès qui aurait dû avoir lieu à Londres. D'Amsterdam, Malatesta se rendit à Anvers où les ouvriers du port étaient en grève violente. Il prit ensuite part à une réunion antimilitariste tenue à Amsterdam.

Il y avait alors en Italie des journaux nettement anti-organisateur, à Milan et à Messine, et une tendance ultra-organisatrice et modérée, représentée par quelques publications à Rome. Cela explique peut-être pourquoi Malatesta continuait à vivre à Londres. La guerre tripolitaine, prélude des autres guerres, montra le danger des développements unilatéraux et la force que le nationalisme, continué par le fascisme présent, avait déjà su acquérir. Ces conditions firent enfin rentrer Malatesta en Italie où, par de nombreuses conférences et par l'hebdomadaire *Volontà* (Ancône, à partir du 8 juin 1913), il rallia de nouveau les meilleures forces révolutionnaires. Il sut aussi, par son intelligence et sa valeur propre, gagner un ascendant moral sur la jeunesse républicaine de la Romagne. Le résultat de son activité fut le caractère grandiose de la « semaine rouge », en juin 1914, dans le district de la Romagne,

des Marches et d'Ancône. Ce mouvement fut, inévitablement, trahi de suite par les socialistes parlementaires et réformistes qui ne savent faire que cela. Ces événements obligèrent Malatesta à se réfugier à nouveau à Londres. En traversant Genève il rencontra de vieux camarades, Bertoni, Herzig, Jacques Gross ; à Paris, il fit même une visite à James Guillaume qu'il n'avait pas revu depuis 1880, et qui venait de mener une dure polémique syndicaliste contre lui, ce que Malatesta, dans sa sérénité, acceptait de bonne humeur.

La guerre éclata. Malatesta resta ce qu'il avait toujours été. Une rupture absolue s'en suivit avec Kropotkine après une scène pénible que le premier a raconté dans un essai de décembre 1930. On trouvera les articles écrits de 1914 à 1916 en consultant *Votontà* d'Ancône, *le Réveil* de Genève, *Freedom* de Londres, *Tierra y Libertad* de Barcelone, etc. Rudolf Rocker, interné à Londres, reçut souvent sa visite ; il raconte que lors de la Révolution russe, en 1917, Malatesta aurait voulu partir pour voir les événements de ses propres yeux, mais que le gouvernement anglais lui interdit de partir. De même, en décembre 1919, les autorités voulaient l'empêcher de partir pour l'Italie, mais des marins italiens l'embarquèrent en secret. Son arrivée à Gênes fut un véritable triomphe ; tout travail fut suspendu pour aller le saluer. Pendant quelques jours ou quelques

semaines, il tint peut-être le sort de l'Italie entre ses mains. Il a dû se convaincre qu'une révolution sociale, déchaînée à ce moment, prendrait un cours trop autoritaire dans ce Pays, rongé par le socialisme parlementaire, le bolchevisme et le nationalisme d'éducation patriotique et de guerre ; il aura voulu d'abord préparer les esprits. Le quotidien *Umanità nova* (Milan, du 27 février 1920 au 24 mars 1921, 262 numéros) et de nombreuses réunions devaient servir à ce but. Dans le programme du quotidien, déjà répandu avant son départ pour Londres, il soutient l'idée de l'équivalence des hypothèses économiques par lesquelles des anarchistes qualifient leurs conceptions, et il réclame la liberté des groupements, la liberté de l'expérimentation, la liberté complète sans autre limite que l'égalité de liberté d'autrui.

Il ne pouvait manquer de comprendre que tout l'enthousiasme qu'il rencontrait partout ne pouvait remplacer une action intelligente et réfléchie, ni cette large tolérance qu'il éprouvait lui-même et que le fanatisme, héritage de l'autorité et de la religion, a si longtemps bannie de nos rangs. Il a dit à Bertoni, qui lui fit visite en avril 1920, qu'il ne se sentait pas à l'aise dans ce Nord italien et qu'il aimerait se fixer dans son Midi napolitain qu'il connaissait autrement bien et où il aurait voulu préparer une révolution agraire sérieuse. Il n'a pas pu le faire, et son énergie d'homme de 66 ans fut plutôt

éparpillée par le journal, par les réunions, par ce Congrès de l'Unione anarchica italiana tenu à Bologne (du 1^{er} au 4 juillet 1920), pour lequel il rédigea un programme publié en brochure, et au cours duquel individualistes et organisateurs se heurtèrent une fois de plus, par cet effort compliqué de réunir socialistes et anarchistes pour libérer au moins les prisonniers (août 20), et par d'autres agitations, sans doute très utiles par temps calme, mais que j'appellerais des vétilles en face d'une situation peut-être encore révolutionnaire, mais qui voit grandir autour d'elle l'assaut de la réaction.

Quand l'occupation des usines métallurgiques à Milan et en Piémont (septembre) créa une situation unique jusqu'alors, Malatesta et ses amis, entr'autres Ettore Molinari qui avait déjà publié *Fattori economici pel successo della rivoluzione sociale*, comprirent la portée de cet événement, mais, comme toujours, les socialistes trahirent le mouvement et ouvrirent ainsi les portes à la réaction fasciste. Déjà, le 17 octobre, Malatesta fut arrêté ; devant les lenteurs du procès, ses camarades prisonniers et lui firent la grève de la faim ; en riposte eut lieu l'explosion devant le théâtre de Diane (23 mars 1921), vengée depuis par des condamnations féroces contre les jeunes auteurs de cet attentat. Dans le procès qui eut enfin lieu du 27 au 29 juillet 1921, Malatesta et tous ses camarades

furent acquittés par le jury. On avait fait paraître *Umanità nova* à Rome, le 14 mai, en quotidien ; il devint hebdomadaire à partir du n°183, le 12 août 1922. La collaboration de Malatesta à cette série fut moins fréquente qu'à la première. *Le due Vie* (Les deux voies), extrait du journal en août 1920 (15 p.) expose sa conception de la révolution sociale à un moult où elle semblait être vraiment à portée de la main, mais ce moment passa...

L'immonde fascisme mit la main sur Rome en novembre 1922, et l'agitation sociale, frappée dans toutes ses manifestations par des férocités bestiales sans nom, devint graduellement impossible. Néanmoins Malatesta sut encore faire paraître les 57 numéros dont beaucoup furent saisis, de sa belle revue *Pensiero e Volontà*, du 1^{er} janvier 1921 au 10 octobre 1926, donc jusqu'au moment où tout organe indépendant fut supprimé en Italie. Cette revue contient beaucoup de ses articles les mieux réfléchis et les plus mûrs, ainsi que quelques souvenirs personnels sur Bakounine, Fanelli et autres. Depuis lors, jusqu'à cet hiver même, il écrivit un grand nombre d'articles que l'on trouve dans les journaux italiens de Genève, des États-Unis, etc., et qui restent jusqu'au dernier moment à la hauteur de ceux de *Pensiero e Volontà*. Seulement, au lieu d'encourager cet homme modeste, soit à réunir ses meilleurs écrits de son propre choix, soit

à se concentrer en un effort plus étendu et d'écrire un livre, ce qu'il n'eut jamais le loisir de faire (ou les moyens de le publier), soit à écrire des souvenirs, il a eu à faire face jusqu'au dernier moment à des camarades soulevant devant lui ces éternelles questions d'un peu plus ou d'un peu moins d'individualisme, d'organisation, du pro et du contre de l'autorité et des dictatures, du syndicalisme, etc., et dans sa bonté et sa patience de propagandiste, il s'est toujours prêté à ces discussions oiseuses, mille fois résolues pour tout homme de quelque bonne volonté, mais toujours ouvertes pour ceux qui ne croient qu'aux solutions uniques et infaillibles de leur propre crû. A ces mesquineries s'ajoutaient ses souffrances physiques et morales, sa maladie chronique de la dilatation des bronches, son internement et isolement virtuels dans son logement, la vue de la misère morale de son pays qu'il avait vu du moins libre en esprit durant tant d'années, puis cet afflux de plaintes vulgaires qui savaient toujours pénétrer jusqu'à lui, tandis que les paroles libres qui se disent encore çà et là étaient soigneusement interceptées par la censure qui veillait sur ses moindres gestes. Il conserva sa sérénité quand même, jusqu'aux dernières lignes que je connaisse de lui, sa lettre à Bertoni du 30 juin 1932, alors qu'il se savait perdu. Mais il a dû beaucoup, énormément souffrir.

Je regrette de n'avoir pas pu analyser sa pensée anarchiste dans ses phases successives comme j'avais commencé à le faire dans ces pages. Le sujet est trop grand et je n'ai pu qu'effleurer les éléments qui me paraissent essentiels pour une telle étude. Je la ferai — et je l'ai déjà faite en partie — mais je ne peux ni l'improviser ni la résumer en ce moment. Soixante années de vie intellectuelle et agissante d'un homme comme Errico Malatesta ne peuvent se concentrer convenablement en quelques pages. Je m'excuse de donner de l'ennui à ceux qui n'aiment pas les vieilles paperasses, mais j'aime, moi, avoir la vue libre à droite et à gauche, la vue libre en avant et en arrière, vers l'avenir et vers le passé ; et la vie de Malatesta est pour moi un magnifique exemple de celle d'un homme vraiment complet. Nous l'avons tous trop peu connu et trop considéré comme quelqu'un qui était toujours là et qui serait toujours là. Lui aussi est parti et l'on sent un grand vide, un froid de tombeau nous entourer. Que les ennemis de l'histoire me pardonnent, donc que Malatesta vive dans ma mémoire et que j'ai si longtemps causé de lui. J'ai fait sa connaissance en octobre 1889 et sa dernière lettre qu'il m'écrivit est datée du 31 mai 1932.

M. Nettlau
15 août 1932



Errico Malatesta sur internet

Textes d'Errico Malatesta

BIBLIOTHÈQUE ANARCHISTE

L'Anarchie — Errico Malatesta - 53 pp.

Anarchie et organisation — Errico Malatesta - 6 pp.

Anarchistes électoralistes — Errico Malatesta - 7 pp.

Les anarchistes et le sentiment moral — Errico Malatesta - 5 pp.

Au café — Errico Malatesta - 98 pp.

Deuil ou fête — Errico Malatesta - 2 pp.

Entre paysans — Errico Malatesta - 46 pp.

<<https://fr.theanarchistlibrary.org/category/author/malatesta-errico>>

Sur Errico Malatesta

ANARLIVRES.ORG

« Malatesta », revue « Itinéraire - Une vie, une pensée » n°5/6.

<http://anarlivres.free.fr/pages/documents/Itineraire_Malatesta2.pdf>

Vidéo sur Errico Malatesta

Errico Malatesta - Vers une nouvelle humanité (vostfr)

(durée : 1 h 29 min 48 s)

<<https://youtu.be/uATI3hIe7zo>>

L'ŒUVRE D'ERRICO MALATESTA (1853-1932)

A la mort d'Errico Malatesta, le 22 juillet 1932, Paul Reclus et Max Nettlau lui rendirent hommage dans la revue anarchiste *Plus Loin* (numéros 90 et 91).

Ce sont ces textes que nous vous présentons aujourd'hui dans cette brochure.

PARTAGE NOIR - 2021